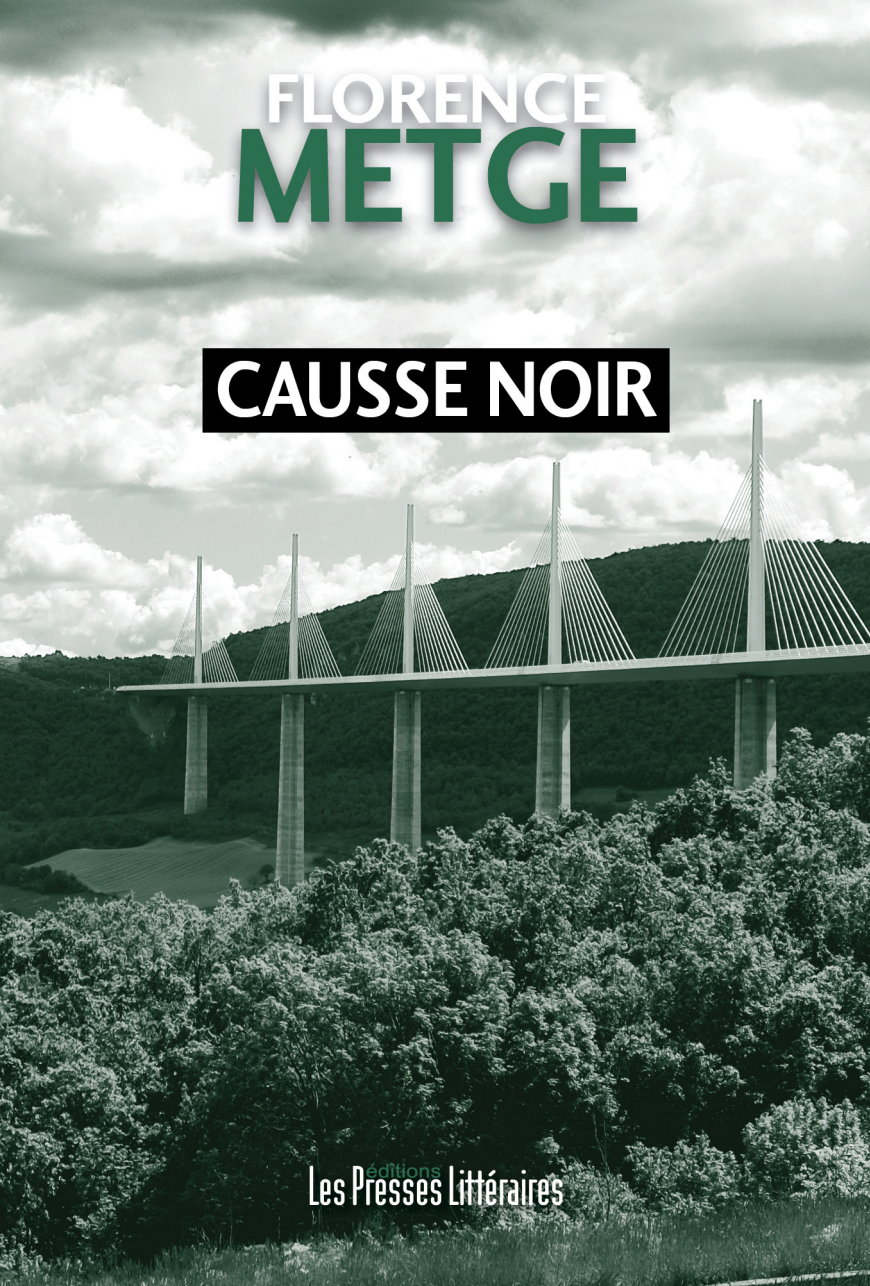




FLORENCE
METGE

CAUSSE NOIR

Les Presses Littéraires

CAUSSE NOIR

Retrouvez tous nos titres de la collection
Crimes et châtiments sur
www.lespresseslitteraires.com

Photo de couverture :
© dreamstime - Kasafoto

ISBN : 979-10-310-1696-2
© Florence Metge – Les Presses Littéraires, 2026

FLORENCE METGE

CAUSSE NOIR

Les ^{éditions} Presses Littéraires

Ce livre est un ouvrage de fiction. Toute référence à des événements historiques, à des personnes ou à des lieux réels est utilisée à des fins fictives. Les autres noms, personnages, lieux et événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance à des faits réels, des lieux existants ou des personnes réelles, vivantes ou décédées, serait purement fortuite.

À ma grand-mère millavoise

Le Tarn sépare au-dessus de Millau les beaux vignobles de Compeyre, d'une contrée dont l'aspect est épouvantable : elle porte le nom de causse Noir.

Amans-Alexis Monteil, historien

Ces terres [les causses] sont aussi envoûtantes que les Highlands d'Écosse ou la Vieille Castille.

Félix Buffière, écrivain

La France possède assurément dans les gorges du Tarn, Bramabiau et Montpellier-le-Vieux des paysages sublimes et extraordinaires que l'Amérique même pourrait lui envier. [...] la vraie terre des merveilles d'Europe, une des grandes curiosités du globe !

Édouard-Alfred Martel, spéléologue

Préface

L'isolement, le calme de l'atmosphère, tout contribue à faire naître une surprise agréable, dans un séjour qui avait paru horrible au premier abord.

Amans-Alexis Monteil

La Lozère doit beaucoup à Édouard-Alfred Martel : c'est lui qui a révélé ces deux merveilles souterraines de classe mondiale que sont Dargilan et l'Aven Armand.

Félix Buffière

Avec ses 200 km², le causse Noir (« lou caus-sé Nègre » en occitan) est le plus petit des quatre Grands Causses, mais le plus sauvage. Les autres sont le Sauveterre, le Méjean (« Méjan » en occitan) et le Larzac. Le terme « causse » vient de l'occitan « cauce », issu du latin « calx » signifiant « la chaux ». Le causse est un plateau calcaire. On a qualifié celui-ci de « noir » car les forêts naturelles

de pins sylvestres qui le recouvraient autrefois lui conféraient un aspect sombre.

Le causse Noir se trouve à la croisée des trois départements de l'Aveyron, de la Lozère et du Gard. Une fracture physique provoquée par les gorges du Tarn, de la Jonte et de la Dourbie l'isole. Son altitude moyenne est de 800 mètres avec un point culminant à 1 079 mètres. Le causse Noir surplombe la ville de Millau à l'ouest. C'est un pays d'élevage ovin ; le lait de brebis, de race Lacaune, sert à fabriquer le fromage de roquefort. L'eau y est rare, la terre aride et sèche, l'hiver rude et capricieux. Le causse Noir abrite deux sites remarquables : la Cité de Pierres de Montpellier-le-Vieux, en Aveyron, et la grotte de Dargilan, en Lozère.

Le causse Noir est une contrée de solitude et de silence, fertile en mythes et en légendes. En effet, l'imagination ne tarde pas à s'enflammer sur ce haut plateau calcaire parsemé de bois sombres, de ronces, de cardabelles, de dolomies aux formes étranges, de grottes et d'avens profonds, considérés comme les antres du diable. Une peur ancestrale s'y exprime à travers de fortes croyances populaires. Ainsi, le causse serait peuplé de fantômes, de maisons hantées, de fées, de sorciers, d'hommes sauvages, de loups-garous, de bêtes féroces et de trésors cachés, faisant écho à toutes nos angoisses enfouies et à nos terreurs enfantines. En outre, les nombreux

dolmens et menhirs rappellent des cultes antiques qui ont perduré là plus longtemps qu'ailleurs.

Cependant, la légende et l'histoire locale se mêlent souvent. Des brigands et des bêtes féroces ont réellement semé la terreur sur le causse. Des hommes pénétraient dans les fermes isolées et terrorisaient leurs occupants en brandissant la menace imminente des loups. Ils promettaient de les protéger, moyennant rétribution en argent ou en nature (lard, blé ou fromage). Les paysans ne refusaient jamais l'hospitalité à ces meneurs de loups sous peine des pires représailles. S'agissait-il de sorciers ou de véritables bandits qui profitaient de la peur du loup ? À la fin du XVIII^e siècle, la bête de Veyreau, un animal anthropophage, sévit sur le causse Noir. Elle fit une dizaine de victimes parmi les enfants, faisant croire au retour de la bête du Gévaudan qui avait semé la terreur à quelques dizaines de kilomètres plus au nord, une trentaine d'années plus tôt. À la même époque, un mouvement contre-révolutionnaire [chouannerie] frappa les départements de la Lozère, de l'Aveyron, du Gard et de l'Hérault. Des hommes quittèrent leurs foyers pour défendre la religion et le roi. Le mouvement fut sévèrement réprimé. Ceux qui échappèrent à la guillotine finirent par piller et rançonner les républicains et basculèrent de la politique au banditisme. Comme mon personnage Isaure, je suis une descendante des fa-

milles Soulda (ou Souldo) et Baumel, plus connues sous l'appellation « brigands du Bourg » ou sous leur surnom familial de Meillou.

Prologue

Dans ces déserts, se jettent de nombreux essaims de vagabonds et de mendiants [...]. Comme les maisons sont isolées, et que ces misérables marchant quelquefois par troupes inspirent la crainte, on ne doit pas être surpris que la main de la charité s'ouvre aussi facilement dans ce pays.

Amans-Alexis Monteil, historien et
paléographe aveyronnais, 1802

Été 1797

Un soir, Pierre Parguel quitta le village de Meyrueis pour rentrer chez lui, sur le causse Noir. Il longea un bois, tentant de passer à travers les gouttes. Il regarda la Jonte, capricieuse et imprévisible. À cette époque de l'année, elle s'enfonçait sous terre pour mieux ressurgir plus loin. Les falaises imposantes, formées de dolomie calcaire, se dressaient avec force, dessinant un paysage grandiose et sauvage. Les nuages se mirent bientôt à cracher avec rage sur de sinistres rochers à la peau

toute vérolée. Sous les violentes rafales, les arbres se tordaient en craquant, bousculés dans tous les sens. Le berger fut obligé de s'abriter sous un roc, espérant une accalmie. Toute la végétation se mettait en mouvement et s'abandonnait à une danse macabre. La pluie cessa enfin et Pierre continua son chemin. Le soleil disparut bientôt et les fermes du causse s'endormirent. Rien de ce qui vivait ici n'aurait songé à sortir dans les ténèbres où les loups hurlaient au diable.

Pierre Parguel peinait à retrouver son chemin dans l'obscurité. Quand il avait quitté sa ferme le matin pour se rendre à Meyrueis, le soleil brillait et rien ne laissait présager que l'orage éclaterait en soirée. L'angoisse le saisit. Il avait peur de tomber dans l'un des nombreux avens du causse Noir. Rien ne laissait soupçonner la présence de ces trous qui s'enfoncent profondément sous la terre, parfois le long des sentiers. Si un voyageur s'égarait un peu la nuit, et même pendant le jour par temps de neige, il risquait d'y tomber. Cela arrivait même aux gens du coin. Les avens maudits étaient dépourvus de fond. On racontait qu'ils menaient à des royaumes souterrains ou en enfer, qu'ils engloutissaient ceux qui s'en approchaient trop, surtout les enfants désobéissants. Les paysans y jetaient des brebis mortes pour les nourrir. Mais ce n'était pas le seul danger du causse. Des brigands avaient l'habitude de se cacher dans les grottes. Et l'on racontait que la bête

du Gévaudan, disparue depuis longtemps, avait fait son grand retour dans le pays.

Désorienté, le berger caussenard cherchait sa route, hésitait, trébuchait, s'engageait sur une piste, se hasardait sur une autre. Il avait parfois l'impression de tourner en rond. Une croix de bois, dressée à un carrefour de chemins en terre, se brisa dans un affreux craquement avant d'être emportée par la tourmente. Pierre Parguel rebroussa chemin lorsqu'il aperçut une lueur dans une autre direction. Il se dirigea avec appréhension vers la lumière et parvint à un endroit où brûlait un grand feu. Une étrange assemblée se tenait tout autour : un homme de grande taille et des loups qui écoutaient attentivement ses paroles. Ayant senti la présence du berger, les canidés s'agitèrent et grognèrent, les babines retroussées, les poils hérissés, montrant les crocs et arquant l'échine, prêts à attaquer... L'homme leur gronda un ordre bref qui les apaisa. C'était un colosse brun au visage buriné et au regard farouche mâtiné de fierté. Immobile près des flammes, d'une voix rude mais calme, l'homme s'adressa au berger, s'efforçant de le rassurer.

— Montre-toi, ne crains rien ! Tu es perdu ?

— Oui...

Pierre Parguel avait entendu parler de l'homme aux loups. On le surnommait la Conque, du patois « counca » qui signifie « creux naturel dans

les plateaux calcaires ». Il vivait sur l'escarpe du causse Noir dominant la Jonte. On racontait qu'il était habité par l'esprit des forêts et faisait corps avec la nature. Cet homme inspirait la crainte aux Caussenards car il savait comment apprivoiser les loups. N'avait-il pas des pouvoirs surnaturels ?

La peur tétanisait Pierre Parguel. Il était en face d'un meneur de loups, un de ces « bergers du diable » comme on les appelait dans le pays. Ils se rendaient de ferme en ferme, de village en village, portant une tête ou une peau de loup, et quêtaient des denrées – lard, jambon, saucisse, œufs, etc. – en échange de leur protection. On ne savait pas trop s'il s'agissait de sorciers ou de brigands mais on s'en méfiait. Ils vivaient à l'écart des villages au plus profond des bois, côtoyaient les bêtes sauvages, connaissaient leurs habitudes et savaient dresser une portée de louveteaux.

Quand on refusait l'hospitalité et l'argent à ces meneurs, ils se retiraient en prononçant des menaces accompagnées d'un jargon cabalistique où seul le mot « loup » était compréhensible. Et, la nuit suivante, le troupeau de la ferme était décimé par les loups en représailles. Les paysans avaient tout intérêt à accepter. En réponse à leur bienveillance, les meneurs assuraient protéger le bétail contre la dent du prédateur. Ils racontaient aux paysans que les loups et les renards n'attaqueraient pas leurs bêtes

jusqu'à leur prochain passage car ils prétendaient détenir un pouvoir sur ces espèces.

La Conque fixait Pierre Parguel, effrayé. Il lui proposa l'aide de deux de ses compagnons pour le remettre sur le bon chemin.

— Massabiau et Madasse, ramenez cet homme chez lui ! ordonna-t-il en direction de la meute.

— Je peux retrouver mon chemin seul, intervint timidement le berger.

— Ils connaissent le chemin, le coupa la Conque en désignant les deux loups qui s'approchaient. Ils t'accompagneront. Mais ne leur dis rien quand ils seront à la porte !

— Que dois-je faire alors ? demanda Pierre.

— Donne-leur seulement une miche de pain quand tu seras arrivé chez toi !

La Conque fixait le paysan terrorisé. Et ce dernier fut bien obligé d'accepter sa proposition. Les deux loups l'accompagnèrent, l'un devant lui, l'autre derrière. Ils arrivèrent rapidement à la ferme. Pierre était fortement perturbé par cette étrange aventure. À peine rentré chez lui, épuisé et terrorisé, il alla chercher du pain pour le donner aux loups qui attendaient calmement. Quand les habitants du hameau aperçurent ces deux bêtes féroces, ils furent terrorisés. Quand les loups s'en allèrent enfin, Pierre reprit ses esprits et raconta sa mésaventure à ses voisins.

La même nuit, un marchand nommé Jean Grin parcourait la mer agitée de ronces et de buissons du causse Noir. Il errait autour du cirque de Madasse. Après une violente altercation, les habitants de Veyreau l'avaient chassé de chez lui. Il avait dû leur abandonner sa vieille ferme et quelques terres parsemées de pierres. Soulagé, le village avait organisé une fête pour célébrer l'événement après avoir prudemment cloué les portes et les volets de la maison de l'indésirable. Nul ne se souciait de son devenir dans cette nature sauvage, sous l'orage menaçant. « Qu'il aille au diable ! », criait-on dans les ruelles de Veyreau.

Jean Grin s'enfonça dans un profond ravin gardé par une bande de buissons piquants. Du sentier, on n'apercevait qu'une coulée de verdure profonde. Comme les hordes de loups suivaient les bergers ou les brebis, personne n'osait se risquer dans ces sombres refuges. L'homme découvrit l'intérieur d'une maison en ruine dissimulée dans la pinède. Appuyée sur des roches en partie écroulées, la pièce principale, bâtie en voûte, tentait de résister à l'intrusion de la végétation. C'est là désormais qu'allait habiter Jean Grin, banni de la civilisation et assigné à une vie de sauvage, tapi au fond de sa tanière.

1. Lanuéjols

Familles je vous hais ! Foyers clos, portes refermées, possessions jalouses du bonheur.

André Gide

D'abord, on est surpris de l'harmonie apparente qu'on aperçoit, mais on ne tarde pas à remarquer une certaine gêne qui pèse sur leurs mouvements et sur leurs relations.

J-L Ranc, instituteur

Causse Noir, 9 mars 2026 (près de 230 ans plus tard)

Des hommes en noir se tiennent immobiles devant l'église Saint-Laurent de Lanuéjols. Ce village du Gard, limitrophe de l'Aveyron et de la Lozère, est situé sur le causse Noir à 900 mètres d'altitude. Qui pourrait croire qu'il était majoritairement protestant au début du XVII^e siècle ? Le temple a été détruit sur ordre de Louis XIV et ses habitants se sont convertis majoritairement au catholicisme. Les

seuls vestiges de cette période trouble sont les croix au-dessus des portes de certaines maisons. Elles signalaient aux dragons [soldats] envoyés par le roi les demeures des familles catholiques qu'il ne fallait pas persécuter.

Carole Figayrolles, son fils Michaël, sa sœur Nadège Arnal et son neveu Ludovic, vêtus de noir également, attendent au milieu d'un petit groupe silencieux et frigorifié coincé entre l'église et le monument aux morts de la commune. Des corbeaux s'envolent soudain de la place et tournoient en croassant au-dessus d'eux, contribuant à la morosité ambiante.

Les employés des pompes funèbres ramassent la quinzaine de compositions florales apportées ou livrées ce matin devant la porte de l'église afin de les installer à l'intérieur de l'édifice. Ils réapparaissent quelques minutes plus tard et sortent enfin le cercueil du corbillard pour le hisser sur leurs épaules. La longue et effrayante boîte en chêne clair entre lentement dans l'église. Le bâtiment est presque plein. Le soleil perce timidement à travers les vitraux, effleure les bancs en bois et éclaire la pierre. De nombreuses personnes âgées ont fait le déplacement. On dirait que tout le club du troisième âge s'est mobilisé. Les plus proches voisins de la défunte sont présents. Antonin Vernhet, l'éleveur de brebis surnommé l'Ogre, se tient droit, tout au fond de

l'église. Mireille Gavalda, l'ancienne employée des postes dénommée la Sorcière de Vessac, s'est assise juste derrière la famille de la défunte, les yeux dissimulés par des lunettes de soleil noires. Les obsèques sont bien le seul moment où les différends sont mis de côté pour respecter le défunt et la peine de la famille.

Aujourd'hui, Carole Figayrolles est en proie à des sentiments contradictoires. Elle lève la tête et regarde furtivement autour d'elle, fière de pouvoir maîtriser ses émotions et de dominer la situation. Si tragique que soit sa présence ici, elle se sent libre et puissante pour la première fois de sa vie. Elle s'estime supérieure à Nadège, sa sœur assise à côté d'elle, la préférée de ses parents, complètement anéantie et secouée par des sanglots qu'elle ne parvient pas à réprimer. Seule Carole est capable de venir à la tribune pour réciter son discours appris par cœur devant l'assistance. Elle jette un coup d'œil en direction de sa cadette, effondrée et en larmes sur son banc. Il ne faudra évidemment pas compter sur elle pour dire quelques mots. Tous les regards sont donc tournés vers l'aînée qui n'a jamais obtenu de diplôme mais qui est capable de s'exprimer devant une assistance compatissante et admirative. À plus de soixante-dix ans, les deux sœurs sont désormais orphelines.

Une heure plus tard, les corbeaux croassent et s'éparpillent dans les arbres autour du cimetière.

Le lent et angoissant cortège funèbre s'immobilise à proximité du caveau béant. Les croque-morts font passer avec peine le cercueil dans l'ouverture trop étroite. Mamie Aline rejoint son mari Joseph, surnommé papy Jo, mort il y a plus de vingt ans. Carole et Nadège échappent définitivement à l'emprise de leur mère. Les condoléances dans l'allée du cimetière sont interminables. Guindées et raides, les sœurs serrent la main ou embrassent des gens qu'elles ne connaissent pas. Nadège, toujours en pleurs, ne cherche pas à retenir ses larmes.

Les proches se rendent ensuite en voiture au domicile de la défunte, dans un hameau situé à une dizaine de kilomètres, pour une collation. Les deux sœurs ne manquent pas de déplorer, à plusieurs reprises, l'absence de leur nièce Isaure, fille de leur frère Didier, décédé, et future propriétaire de la maison, restée en Angleterre où elle habite. Quand la famille, les amis et les voisins sont partis, Carole se retrouve seule dans la maison. Elle va enfin pouvoir partir à la recherche du trésor des Meillou.

2. La Jonte

Pour être moins longue et moins creuse que la gorge du Tarn, celle de la Jonte n'est guère moins remarquable ; la coloration éclatante, la continuité, la hauteur et les découpures de ses dolomies supérieures, alignées en remparts, présentent même peut-être un plus curieux aspect. [...] Toute la gorge de la Jonte se creuse, vertigineux abîme.

Édouard-Alfred Martel

Des ailes, des ailes, des ailes pour ensemençer le ciel quand brille le soleil, afin que leurs ombres reviennent caresser les flancs rocheux de la terre.

Paul Géroudet, ornithologue

Près du Rozier (Lozère), vendredi 11 septembre

La capitaine Mélanie Castanier et le lieutenant Damien Bastide de la Section de recherches (SR) de Nîmes quittent l'autoroute A75 et empruntent une route départementale qui les amène,

une demi-heure plus tard, au village du Rozier au confluent des deux rivières du Tarn et de la Jonte.

— C'est un joli nom Le Rozier ! s'exclame Damien.

— Le village tient son nom des rosiers cultivés par les moines qui ont bâti l'église, explique Mélanie. Ici, on est en Lozère. Il y a un monument érigé en hommage à Édouard-Alfred Martel, le fondateur de la spéléologie moderne. C'est lui qui a contribué à faire connaître les gorges du Tarn au monde entier. De l'autre côté de la rivière, c'est le village de Peyreleau et le département de l'Aveyron. La Jonte est la frontière entre les deux départements.

— Le corps a été trouvé quand ?

— Ce matin. Au bord de la Jonte, sur la rive lozérienne. C'est pour ça qu'on a fait appel à nous. Si le corps avait été retrouvé sur l'autre rive, l'affaire ne nous aurait pas concernés...

— J'aurais préféré que le corps échoue en Aveyron, avoue Damien.

— Tu n'as pas l'air emballé...

— Non. Les coins isolés comme ça, ce n'est pas mon truc.

— Tu n'avais pas dit que tu allais quitter la SR après notre enquête dans l'Aubrac [voir « Du sang sur les volcans » du même auteur] ? Alors, pourquoi tu es encore là ?

— Oui, j'avais l'intention de le faire. Mais, entre temps, ma copine est partie.

— Vous êtes séparés ? demande Mélanie avec étonnement.

La gendarme reste estomaquée : Damien l'avait tellement bassinée avec sa copine l'année dernière ! Ça l'avait d'autant plus agacée qu'elle vivait mal son célibat à l'époque.

— Oui, avoue Damien. Elle a trouvé que j'étais trop pris par mon boulot.

— Tu ne lui avais pas dit que tu avais l'intention de changer de métier ?

— Si.

— Alors pourquoi elle est partie ?

— Elle n'a pas eu la patience d'attendre.

— Oh ! Alors, tu restes à la SR ?

— Oui, je n'ai plus vraiment de raison de bouger.

— Si tu as une nouvelle copine, tu risques d'avoir le même problème.

— Ce n'est pas d'actualité. J'aime bien ma nouvelle vie de célibataire.

— Bienvenue au club !

Mélanie sourit. Son coéquipier n'est pas tout à fait franc avec elle. Leurs collègues lui ont dit que la copine de Damien l'avait quitté pour un autre homme, ce qu'il a très mal supporté.

— On ne nous a pas fait venir pour une noyade

quand même ? râle Damien. Deux heures de route et 200 kilomètres pour ça !

— Si c'était une mort accidentelle ou un suicide, on ne nous aurait pas contactés. Le médecin a dû trouver quelque chose de suspect.

— Et toi, tout va bien avec ton psychiatre de Saint-Flour ?

— Tout va bien, merci, répond Mélanie d'un ton sec.

— Vous arrivez à vous voir malgré la distance et vos emplois du temps surchargés ? Ça fait bien 200 kilomètres entre Nîmes et Saint-Flour, non ?

— Presque 300 kilomètres !

— Comment vous faites ?

Mélanie ne répond pas. Damien a le don de l'agacer. Tout semble opposer les deux gendarmes de la SR de Nîmes, une entité comprenant une vingtaine de membres spécialisés dans les enquêtes judiciaires complexes telles que les meurtres et la criminalité organisée sur les départements du Gard et de la Lozère. Mélanie, âgée de 45 ans, est aussi brune que Damien, qui approche de la trentaine, est blond. Le sérieux, le calme et l'application de l'une contrastent avec la désinvolture, le bagout et le manque de patience de l'autre. Mélanie aime la nature et la campagne alors que son coéquipier ne jure que par la ville et les sorties nocturnes. Damien se serait bien passé en effet d'une enquête dans les

Grands Causses. Originaire de Montpellier, c'est un vrai citadin. Sa précédente mission avec Mélanie, en Aubrac, s'était révélée éprouvante pour lui.

Mélanie s'engage sur un chemin de terre qui descend vers la Jonte.

— Regarde là-bas, dit Damien. Il y a du monde.

— J'avais vu ! On est arrivés. J'aperçois un véhicule de la gendarmerie.

— C'est quoi cette drôle de maison en ruine ? s'étonne Damien.

— Il y avait des mines ici autrefois. Elles fournissaient du combustible.

— Tu connais le coin ? demande Damien.

— Oui, j'ai passé toute mon enfance à Millau, ce n'est pas loin.

— Moi, c'est la première fois que je mets les pieds ici. Comme c'est oppressant cette vallée ! Et ces vautours qui planent au-dessus de nous ! Bonjour l'ambiance !

— On est dans la région des Grands Causses, commente Mélanie. Le vautour avait disparu à cause des chasseurs. Il a été réintroduit dans les gorges de la Jonte dans les années 80.

— C'est quoi exactement les causses ?

— Ce sont ces plateaux calcaires au-dessus de la rivière. D'ici, on a une vue superbe sur le causse Méjean et sur le causse Noir.

— J'irais bien me baigner dans la Jonte, dit

Damien. Mais, avec ce macchabée qui a trempé là-dedans, ça me refroidit un peu...

Mélanie gare leur véhicule à proximité de la rivière. Sortis de nulle part, dans le ciel bleu, les vautours fauves tournoient au-dessus de leurs têtes en un vol majestueux, s'élevant à peine. Un gendarme vient aussitôt à leur rencontre.

— Que s'est-il passé ? demande Mélanie.

— Des randonneurs ont aperçu, tôt ce matin, un cadavre à moitié immergé dans la Jonte. Il était entouré de vautours qui commençaient leur boulot de nettoyeurs. À première vue, il a fait une chute vertigineuse. Les jambes sont broyées. Mais nous n'arrivons pas à déterminer d'où il est tombé. Les falaises ne sont pas si proches que ça.

— Pourquoi faire appel à nous si c'est un accident ? demande Damien.

— Le médecin pense que c'est trop tôt pour conclure à un accident ou à un suicide. Un doigt a été sectionné. On a aussi relevé des traces de morsure un peu partout sur le corps. Il a été éventré. Les vêtements sont déchirés.

— Ce n'était pas son jour de chance ! plaisante Damien.

— La mort remonte à quand ? demande Mélanie.

— Le médecin dit entre 24 et 28 heures.

— Donc hier matin.

— Oui.

Autour du cadavre, les TIC [Techniciens en identification criminelle], vêtus de combinaisons blanches et équipés de masques afin de ne pas polluer la scène, prélèvent et répertorient chaque indice. À l'aide de pinces, de cotons-tiges, et de scalpels à usage unique, ils prélèvent et placent le fruit de leur collecte dans des sacs scellés. Une longue et laborieuse étude des indices va durer plusieurs jours.

— Que faisait cette personne dans les gorges à l'aube ? demande Damien.

— Il n'est pas rare que des randonneurs ou des grimpeurs viennent tôt le matin. La question est plutôt : d'où est-il tombé ?

— Peut-être de là-haut, suggère Mélanie en désignant une falaise.

— S'il était tombé de là, il ne se serait pas retrouvé dans la Jonte.

— Il aurait pu tomber plus en amont et la rivière l'aurait transporté jusqu'ici.

— Il faut prendre en compte une particularité de la Jonte, ajoute le gendarme. En aval de Meyrueis et en direction du Rozier, la Jonte s'engouffre dans un canyon dominé par de hautes murailles calcaires. Un peu plus loin, le canyon se fait plus étroit et la Jonte disparaît en été dans les crevasses de son lit.

En ce moment, la Jonte s'assèche trois kilomètres en aval de Meyrueis sur une distance d'environ sept kilomètres. Tout un réseau de galeries existe en profondeur sous le lit de la rivière. Elle ressort à la résurgence du hameau des Douzes après un long trajet souterrain. Elle réapparaît donc dans le second canyon très profond où nous nous trouvons.

— Et alors ? demande Damien.

— Un corps ne peut pas parcourir un très long trajet dans la Jonte. Il serait tout de suite bloqué. La chute a forcément eu lieu à proximité.

— C'est un des points qu'il faut tenter d'élucider, conclut Mélanie.

— C'est quoi ce bâtiment en ruine là-haut ? demande Damien.

— L'ermitage Saint-Michel.

— Ces morsures ne sont pas imputables à des rongeurs, remarque Mélanie en regardant l'avant-bras. Des morsures de chien ?

— De chien ou de loup, répond le gendarme.

— Trop larges pour un chien, affirme Mélanie qui s'y connaît un peu sur le sujet [voir « Meurtres en Aubrac » du même auteur].

— Un loup ? interroge Damien.

— Ou peut-être une mise en scène, suggère Mélanie.

— Des loups ici ? répète Damien, interloqué.

— Oui. Les loups sont revenus depuis quelques

années et on parle même maintenant de meutes. Le préfet de la Lozère a autorisé cet été un tir de prélèvement sur la population de loups. Les attaques se multiplient et les éleveurs de brebis sont en colère. Le sujet est extrêmement préoccupant. Le nombre de brebis tuées par les loups augmente de façon alarmante : on en est à 180 depuis le début de l'année. La préfecture en recensait soixante-dix par an il y a seulement quatre ans. Le loup ne se reproduit pas que dans les Alpes. Ici aussi, de toute évidence. La situation est critique. Les éleveurs en colère n'hésitent plus à se mobiliser. Ils réclament des têtes.

Mélanie s'accroupit près du cadavre, gantée et concentrée. Elle est obligée de chasser les nuées de mouches qui dansent dans la chaleur. À côté, la Jonte coule, claire et froide, indifférente au corps resté coincé entre deux blocs de calcaire pendant des heures.

— Vous avez pu l'identifier ? demande Mélanie.

— Non. Nous n'avons trouvé ni papiers ni téléphone. Rien. Ça pourrait être un crime crapuleux. Regardez, on lui a coupé un doigt. L'annulaire gauche.

— Pour lui voler son alliance ?

— Possible. Le médecin a demandé une autopsie.

— Le meurtrier a essayé de lui retirer son al-

liance, suppose Mélanie. Comme il n'y arrivait pas, il lui a coupé le doigt.

— On l'aurait tué pour lui voler son alliance ? demande Damien, perplexe.

— L'autopsie nous aidera à déterminer les circonstances de la mort. Vous pensez que c'est un touriste ?

— Peut-être, dit le gendarme. En tout cas, il n'était pas équipé comme un grimpeur. Les gorges de la Jonte sont réputées pour leurs nombreuses voies d'escalade. Les parois calcaires, souvent verticales et parfois surplombantes, sont idéales pour eux. Nous avons déjà mené une enquête sur un corps retrouvé dans la Jonte.

— Récemment ? demande Mélanie.

— Non. Il n'y a aucun lien entre les deux. C'était il y a une dizaine d'années mais le corps n'avait été retrouvé qu'au bout de six mois.

— Et alors ? demande Damien. C'était un crime ou un accident ?

— Un accident ! Mais l'absence de l'homme était passée complètement inaperçue. C'était un touriste anglais. Sa disparition n'avait été signalée qu'aux autorités britanniques par sa mère qui était inquiète de ne plus avoir de ses nouvelles. Elle ne savait pas que son fils était en France. C'est grâce à un carnet retrouvé à côté du corps qu'on a pu déterminer que c'était un touriste étranger et reconsti-